

Anolga RODIONOFF, 2012, *Les territoires saisis par le virtuel*, Presses Universitaires de Rennes, collection Espaces et Territoires, Rennes, 176 p.



Prétexte à une synthèse claire et efficace de grands auteurs sur la ville contemporaine, l'ouvrage proposé par Anolga Rodionoff s'attaque à une question majeure pour nos sociétés occidentales contemporaines : dans quelle mesure la diffusion des TIC (technologies de l'information et de la communication) vient-elle bouleverser les modes de production de la ville et les pratiques des espaces urbains ? Ici, l'auteure invite à comprendre comment s'articulent les espaces virtuels et les espaces réels dans la ville, autrement dit « *comprendre la part de l'immatériel et de l'invisible et leurs rapports avec le matériel et le visible, au cœur de la ville et de l'urbain* » (p. 13).

Cette question n'est pas entièrement neuve pour les géographes. Dans la continuité des travaux sur les effets des réseaux de télécommunication sur les territoires ou sur la fracture numérique, des auteurs français (Henry Bakis, Gabriel Dupuy, Boris Beaudé etc.) comme anglo-saxons (Michael Batty, Martin Dodge, Rob Kitchin etc.), se sont interrogés sur les relations entre espaces virtuels et espaces réels. Leurs principaux textes auraient d'ailleurs mérité d'apparaître dans la bibliographie de l'ouvrage. Ici, Anolga Rodionoff propose, dans un texte accessible et bien structuré, une approche originale, qui mobilise la « théorie des incorporels » des Stoïciens, relue par Gilles Deleuze et Anne Cauquelin, pour dépasser l'opposition entre d'un côté, le virtuel, qui serait du côté de l'immatériel, de l'abstrait, et de l'autre le réel, qui serait du côté du matériel, du concret.

Pour ceux dont les cours de philosophie remontent au lycée, l'introduction de l'ouvrage rappelle rapidement, et avec une grande clarté, le fondement de cette théorie, développée plus longuement dans la deuxième partie. Schématiquement, chez les Stoïciens, le monde se compose de non corps et de corps. Les premiers sont rassemblés dans le monde des incorporels, et sont au nombre de quatre : le vide, le lieu, le temps et l'exprimable. Pour autant, le monde des incorporels ne s'oppose pas au monde des corps, il est au contraire la condition de réalisation du second. De même, le virtuel ne s'oppose pas au réel, et *a fortiori* à l'urbain. Il est au contraire le « *vide conditionnel* » (p. 14) qui rend possible l'architecture et la ville. Ainsi, le virtuel serait à l'architecture ce que le monde des incorporels serait au monde des corps : une condition du possible.

Autant se prémunir d'une déception possible : il s'agit moins, dans cet ouvrage, de présenter des exemples de cette interpénétration possible du virtuel et du réel (si ce n'est, on y reviendra, dans le cas bien précis de certains architectes), que de lire, ou plutôt de relire, de grands auteurs contemporains sur la ville et l'urbain issus de disciplines variées (Saskia Sassen, Pierre Veltz, Marc Augé, Jacques Lévy et d'autres), à l'aune de la théorie des incorporels des Stoïciens. De ce point de vue, le discours d'Anolga Rodionoff s'apparente plus à une sorte de « méta-discours », (c'est-à-dire un discours sur les discours), qui montre comment les relations entre virtuel et réel sont pensées chez les auteurs mobilisés dans l'ouvrage.

La première partie du texte, dont l'articulation avec le fil conducteur de l'ouvrage n'est cependant pas toujours évidente, retrace de manière stimulante la manière dont les logiques de communication ont pris parfois le pas sur les logiques de production dans l'architecture contemporaine : « *alors que traditionnellement le projet d'architecture reste une étape dans un processus qui vise la construction, cette étape devient la finalité à proprement dite de l'activité de l'architecte* » (p. 72). Pour l'auteure, cette transformation majeure s'explique par le renouveau de la pensée architecturale à partir des années 1960 et tient notamment à la critique de « l'architecture de production » caractéristique de la période des Trente Glorieuses. Des groupes d'architectes contestataires (*Team Ten*, AUA, ARAE...) militent alors en faveur d'une architecture à l'écoute du besoin des habitants et de leur cadre de vie.

Cette posture professionnelle favorise la diffusion d'une « *logique de communication, où le projet n'est plus seulement un objet architectural mais aussi un « manifeste »* » (p. 43).

Anolga Rodianoff propose de qualifier cette production architecturale d'« *architextes* », c'est-à-dire des objets hybrides mi-texte, mi-architecture, qui n'ont pas nécessairement pour but d'être réalisés. Ici, le projet compte moins que le discours autour du projet. Ces « *architextes* » participent d'un mouvement d'autonomisation de la phase de conception du projet par rapport à sa réalisation, comme si le projet, porteur d'un discours, d'un message, comptait désormais plus que l'objet réalisé. Un des signes forts de cette tendance que relève l'auteure, est l'essor à partir des années 1980 du marché du dessin ou de la photographie d'architecture, mais aussi des revues spécialisées, qui ont des incidences sur les trajectoires professionnelles des architectes.

Cette première partie finit sur une interrogation qui reste malheureusement peu explorée : quelle est la place du virtuel dans cette tendance à la survalorisation de la communication ? L'auteure évoque bien l'utilisation croissante, à partir des années 1990, des outils informatiques, des logiciels de DAO (dessin assisté par ordinateur) et de CAO (cartographie assistée par ordinateur) en 2D comme en 3D. Mais le lecteur reste sur sa faim : les exemples sont trop rares et on aurait aimé savoir plus précisément dans quelle mesure ces outils ont transformé les modes de pensée ou les méthodes de travail des architectes. Sur ce point, la récente thèse d'Hélène Bailleul (2009) livre des exemples qui manquent ici.

Quelques éléments de réponse sont par ailleurs apportés dans les deuxième et troisième parties de l'ouvrage, beaucoup plus cohérentes avec la proposition générale du texte. Anolga Rodionoff montre que par leurs méthodes de travail certains architectes contemporains cherchent à imprimer à l'espace physique les traits du « *cyberespace* », à l'instar de Jean Nouvel, qui prône la « *dématérialisation* » de l'architecture (p. 87) ou de l'architecte américain Greg Lynn qui souhaite « *délivrer* » l'espace physique de la pesanteur (p. 91). D'autres se saisissent du virtuel comme source d'inspiration de leurs projets (groupe Nox, groupe

Decoï). D'autres encore vont chercher dans les technologies numériques ou les procédés d'animation, les outils pour donner vie à leur projet (projet de « club techno » à Strasbourg, p. 95).

La diffusion des espaces virtuels imposerait ainsi aux architectes de repenser l'espace, vu désormais comme instable, constitué de flux et d'échanges, c'est-à-dire de traits généralement attribués au cyberspace. Anolga Rodionoff soutient qu'en interrogeant les caractéristiques du virtuel et en s'en inspirant pour leurs projets contemporains, les architectes dévoilent ce qui fait la spécificité du virtuel, tout en montrant l'impossible transposition de ses caractéristiques à l'espace physique : « *ces architectes ne montrent-ils pas, à leur insu, la nature a-spatiale et a-temporelle de « l'espace » du virtuel ?* » (p. 98). On pourrait d'ailleurs s'interroger sur ces caractéristiques attribuées aux espaces virtuels. Anolga Rodionoff rappelle ainsi que, « *quoi qu'immatériel et a-spatial, [le virtuel] se soutient d'une infrastructure, elle, bien matérielle, avec notamment les réseaux de communication (serveur, satellites, réseaux câblés), et des accès via des terminaux* » (p. 81). On pourrait d'ailleurs prolonger la pensée de l'auteure par celle de Boris Beaude (2012), qui soutient qu'il existe bien des « lieux » dans le réseau Internet.

Comment, alors, penser l'articulation entre les espaces physiques et les espaces du virtuel ? Dans le cas des discours sur la ville et l'urbain, certains, nous rappelle l'auteure, sont parfois très marqués par le déterminisme technique. D'autres, plus mesurés, tiennent à distance l'imaginaire du virtuel et insistent sur l'hypothèse selon laquelle les technologies de l'information et de la communication construisent autrement le territoire. Anolga Rodionoff rappelle ainsi les différents travaux qui ont exploré, à leurs manières, les relations entre TIC et économies ou territoires : des villes globales de Saskia Sassen aux économies d'archipel de Pierre Veltz, en passant par les « villes commutatives » de Marc Guillaume, ou la « métapolis » de François Ascher. L'objectif de cette recension est de montrer qu'« *espace géographique et espace du virtuel se soutiennent, l'espace géographique tendant à être doublé par l'espace du virtuel* » (p. 121). C'est là que les Stoïciens nous sont utiles, puisqu'ils offrent la possibilité de « *penser la ville comme une unité, dans laquelle « espace logique », ou « espace » illimité du virtuel, et spatialité urbaine, ou*

*espace limité, se doublent et où in fine l'espace logique est condition de la ville globale ou du paysage technologique » (p. 148).*

Au final, l'intérêt de cet ouvrage n'est peut-être pas où on l'attend. L'originalité de l'approche d'Anolga Rodionoff réside moins dans la proposition de penser les relations entre virtualité et réalité, que dans la mobilisation d'une théorie qui s'éloigne des courants philosophiques classiques généralement mobilisés (principalement Kant et Leibniz) pour penser l'espace géographique. On saisit peu l'enjeu de considérer que toutes les théories évoquées dans l'ouvrage sont « *des théories stoïciennes qui s'ignorent* » (p. 162). De même que le détour par un débat sur la notion de paysage chez Augustin Berque et Anne Cauquelin paraît peu utile au regard de la problématique générale de l'ouvrage. Le texte d'Anolga Rodionoff est néanmoins l'occasion de montrer la pluralité des questionnements autour de l'articulation entre réalité et virtualité, ainsi que la diversité des approches qui ont pu être menées jusqu'à maintenant. Le décloisonnement des auteurs et des traditions disciplinaires, recherché par Anolga Rodionoff, montre la complexité des relations qui se tissent entre les espaces réels et les espaces virtuels.

Hovig Ter Minassian.

### **Bibliographie :**

BAILLEUL, Hélène, 2009, *Communication et projets urbains. Enjeux et modalités de la communication entre acteurs du projet et habitants*, thèse de doctorat en aménagement, Université François Rabelais de Tours.

BEAUDE, Boris, 2012, *Internet, changer l'espace, changer la société : les logiques contemporaines de synchronisation*, FYP éditions, Limoges.

### **Pour aller plus loin : suggestions des Cafés géographiques :**

- [Monde géonumérique](#), carnet de recherche de Thierry Joliveau.

- [Géographie 2.0](#), blog de Jérémie Valentin.
- « [Espaces virtuels](#) », *Carnets de géographes*, n°2, mai 2011.
- Revue [Netcom](#) (revue de la commission « Société de l'information » de l'UGI et du CNFG).
- Thierry Joliveau, « [Internet, une nouvelle géographie ? Le making-off de Thierry Joliveau](#) », *Globe / Planète Terre*, 7 avril 2010.

**Des textes des Cafés géographiques :**

- Bruno Cassette et Gabriel Dupuy, 2003, « [Internet et les territoires](#) », rubrique Des Cafés, compte-rendu du café géographique du 25 mars 2003, par Laurent Choquereau.
- Marc Lohez, « [Internet, géographie d'un réseau \(Gabriel Dupuy\)](#) », rubrique Des livres, 29 février 2004.
- Boris Beaud et Olivier Vilaça, « [Le réseau Internet abolit-il la géographie ?](#) », rubrique Des Cafés, compte-rendu du café géographique du 27 septembre 2005, par Alexandra Monot.
- Thierry Joliveau, « [Du Cyberspace au GéoWeb. Internet est-il géographique ?](#) », Des Cafés, compte-rendu du café géographique du 7 décembre 2010, par Laura Péaud.
- Bénédicte Tratnjek, « [Des cyberspaces aux espaces réels](#) », rubrique Brèves de comptoirs, 3 juin 2011.